

## **Préface à l'édition brésilienne par Elisabeth Roudinesco**

Philosophe et psychanalyste, Carlo Bonomi est considéré, à juste titre, comme le meilleur spécialiste mondial de la pensée de Sandor Ferenczi à laquelle il a consacré de nombreux travaux.

Dans cet ouvrage publié d'abord en France puis traduit en portugais depuis sa version italienne, il part de l'hypothèse que Freud aurait négligé les souffrances corporelles infligées aux enfants, à la fin du XIXème siècle, par les médecins soucieux d'éradiquer la pratique précoce de la masturbation. Confiants dans les progrès de l'art chirurgical en pleine expansion, ceux-ci préconisaient alors un remède préventif à cette pathologie dont ils étaient les inventeurs : excision ou cautérisation du clitoris pour les filles, circoncision pour les garçons.

On a donné le nom de « pédagogie noire » à cette *furia* pédiatrique dont le cinéaste autrichien Michael Haneke a donné, en 2009, une description magistrale dans *Le ruban blanc*.

Après avoir décrit cette scène dite « *apocalyptique* » Bonomi analyse donc la manière dont Freud, encore neurologue, s'y confronte entre 1887-1896. Au moment où il se rend à Berlin, à l'hiver 1886, pour suivre l'enseignement du pédiatre Adolf Baginsky,

il constate que la terreur qu'inspire ce "dangereux supplément" (selon Jean-Jacques Rousseau) débouche sur une pratique punitive de la médecine, plus soucieuse d'éradiquer les méfaits du fléau imaginaire que de s'interroger sur sa signification. Aussi bien les médecins ont-ils inventé toutes sortes de "thérapeutiques" pour venir à bout de la peste onaniste : corsets antimasturbatoires, étuis à érection, appareils à écarter les jambes des fillettes, injonctions et menaces de castration, menottage des mains, procès contre les nourrices accusées de sévices et enfin interventions chirurgicales sur les ovaires, la clitoris, la verge. Et bien entendu, selon Carlo Bonomi, Adolf Baginsky était alors convaincu que les anciennes prescriptions de la loi mosaïque - la circoncision notamment - avaient été fondées par des prêtres égyptiens soucieux de prophylaxie et comparables à de modernes fonctionnaires de santé.

Cependant, Freud ne suit pas ces préceptes, même s'il n'échappe pas complètement - bien avant l'invention de la psychanalyse - à la triple question de l'importance de la chirurgie, de la cause de la masturbation et de l'origine traumatique des névroses.

En écoutant les femmes hystériques évoquer leurs souvenirs, celui-ci perçoit que plusieurs d'entre elles, souvent excisées, ont subi des attentats sexuels de la part des adultes. Et il en déduit que toutes les névroses ont pour origine un traumatisme réel : un viol ou des attouchements. Mais il ne pense pas que la

masturbation puisse générer des maladies organiques. En revanche, il soutient, comme Baginsky, que la séduction dont les enfants sont victimes de la part des adultes peut être l'une des causes majeures de la masturbation et de l'hystérie. On comprend alors pourquoi avant de pouvoir faire de la masturbation - et donc de l'autoérotisme - une forme fondatrice de toute expérience sexuelle humaine, il lui faut d'abord renoncer à sa théorie de la séduction (*Verführungstheorie*).

Cette théorie s'appuie d'ailleurs sur une réalité sociale autant que sur une évidence clinique : des enfants dans des familles sont réellement abusés et, souvent, ils refoulent le souvenir de cette violence.

Adeptes des théories de son ami berlinois Wilhelm Fliess, spécialisé en oto-rhino-laryngologie, Freud va donc se convaincre pendant plusieurs années que cette théorie explique l'origine des névroses. De son côté, ayant découvert qu'il pouvait supprimer des douleurs diverses (migraines, névralgie faciale, troubles digestifs) grâce à la cocaïnisation de la muqueuse nasale, Fliess en avait conclu à l'existence d'une "névrose nasale réflexe", consécutive tantôt à des séquelles de maladies infectieuses, tantôt à des troubles fonctionnels de la zone génitale.

Pendant plusieurs années, Freud croit en l'existence d'une possible localisation nasale de l'origine de la névrose. Rappelant à juste titre que

les opérations du nez étaient bien souvent associées, à cette époque, au traitement chirurgical de la masturbation, Carlo Bonomi en déduit que Freud, sous l'emprise des théories fliessiennes, aurait imaginé un projet thérapeutique alternatif qui, en se limitant à des interventions nasales, aurait eu pour effet d'éviter les dangers liés aux mutilations génitales.

En un mot, Freud aurait, en un premier temps, maintenu la notion de causalité organique de la névrose en substituant la localisation nasale à la localisation génitale. Manière pour lui d'éviter tout recours à cette chirurgie castratrice pratiquée par ses contemporains et qui lui faisait horreur. En un deuxième temps, il aurait inventé la théorie de la séduction afin de passer d'une causalité organique à une causalité psychique de nature traumatique. Enfin, en un troisième temps, il aurait abandonné la causalité traumatique pour élaborer une théorie du fantasme fondée sur une causalité purement psychique : celle du conflit.

Et c'est dans cette perspective de l'adhésion de Freud au messianisme fliessien, que Bonomi relate l'aventure dramatique de la cure d'Emma Eckstein. Soignée pour des troubles hystériques, cette patiente présentait des signes de pathologie dans lesquels Freud crut apercevoir la preuve de la validité des thèses de Fliess. Cherchant à se convaincre que l'inflammation des sinus dont elle souffre pouvait avoir un rapport avec des symptômes abdominaux douloureux, il demande à

son ami de se rendre à Vienne pour l'opérer. Après l'intervention, qui se déroule en février 1895, la jeune femme a des saignements. Freud découvre alors que Fliess a oublié par mégarde, dans la cavité laissée par l'enlèvement du cornet et l'ouverture des sinus, une bande de gaze de cinquante centimètres. Il faut alors procéder à une deuxième opération au cours de laquelle la patiente est à deux doigts de mourir. Freud manque de s'évanouir et, en juillet, il rêve de "L'injection faite à Irma". Il analysera ensuite la signification de ce rêve dans *L'Interprétation du rêve*. Bonomi consacre de nombreuses pages à l'histoire et à la destinée effroyable d'Emma Eckstein, première femme psychanalyste.

Le fameux rêve de l'injection met en scène Freud en train d'observer des signes pathologiques chez une patiente nommée Irma (Emma) : douleurs à la gorge, au ventre, à l'estomac, visage bouffi, taches blanches au fond de la bouche et cornets du nez escarrifiés. Se reprochant ses erreurs médicales, Freud, toujours dans le rêve, appelle à son secours le Docteur M (Josef Breuer) qui confirme le diagnostic d'infection. Deux autres amis, Leopold et Otto s'approchent d'elle. Otto lui fait alors une injection d'acide de triméthylamine. Selon Bonomi, ce rêve peut se comprendre comme le mythe fondateur d'une théorie de la séduction qui va permettre à Freud d'échapper à sa passion ambivalente pour l'acte chirurgical pour ensuite l'entraîner vers l'invention de la notion de fantasme et donc vers la

l'invention d'une doctrine accomplie de la psychogenèse des névroses, c'est-à-dire, en 1897, vers la psychanalyse. Si les circonstances de ce moment fondateur sont désormais connues par la publication intégrale des lettres de Freud à Fliess et par les nombreux travaux des historiens du freudisme, c'est à Carlo Bonomi que l'on doit la première réflexion sur un épisode central de ce passage d'une théorie de la séduction à une théorie du fantasme.

Bonomi fait l'hypothèse en effet que Freud, sans jamais adhérer à la passion chirurgicale de ses contemporains, en demeura pourtant imprégné, à son insu, après avoir été marqué par l'enseignement de Baginsky. Et il en décèle la trace, non seulement dans les déclarations ou les rêves de celui-ci sur le traitement psychique comme "chirurgie de l'âme", mais aussi dans sa correspondance de l'année 1886 ou encore dans certains autres textes dans lesquels ce thème apparaîtrait.

Néanmoins, selon la doctrine freudienne, le traumatisme n'explique pas la genèse des névroses puisque quantité de névrosés n'ont jamais subi de telles violences. La psychanalyse devra donc être, non pas une sexologie, mais une exploration par la parole de tous les aspects de la vie psychique humaine.

Bonomi relate ensuite comment, pendant des décennies, Freud et ses disciples passèrent sous silence l'affaire Eckstein, au point de censurer la correspondance avec Fliess et d'effacer toute causalité

traumatique. Seul, Sandor Ferenczi rappelait sans cesse à ses collègues l'importance des tortures infligées aux femmes et aux enfants.

Après avoir longuement analysé les thèses de Ferenczi, disciple magnifique de Freud, Bonomi lui donne raison sans pour autant réfuter la nécessité de l'abandon de 1897. Du même coup, il se livre à une incroyable exploration du fétichisme du nez chez Freud, lequel avait été opéré inutilement par Fliess désireux de le guérir de son tabagisme jugé masturbatoire.

En bon clinicien ferenczien, Bonomi réinterprète donc de façon audacieuse - voire discutable - l'histoire originelle de la psychanalyse : elle serait elle-même traumatique puisqu'elle reposerait sur l'effacement de l'importance du trauma dans la genèse des névroses. Selon Bonomi, Freud aurait eu besoin de dissimuler les mutilations réelles pour mieux élever à une dignité conceptuelle son fameux complexe de castration, faisant ainsi d'un fantasme inconscient le principe de sa doctrine de la différence des sexes : privée de pénis, la fille se sentirait castrée tandis que le garçon serait terrifié à la vue de son absence chez la fille. Thèse qui sera critiquée par ses héritiers.

Sans verser dans une hagiographie qui ferait de Ferenczi un génie méconnu et de Freud un tyran misogyne, Bonomi souligne que la clinique doit tenir compte autant du trauma que du fantasme et que donc il est

impossible aujourd'hui de penser l'oeuvre freudienne sans lui ajouter sa composante ferenczienne.

Tel est le message de ce livre étonnant qui semble répondre aux préoccupations contemporaines des sociétés occidentales. C'est en effet par le corps et à travers les progrès de la chirurgie que le sujet moderne, habité autant par la mélancolie que par une solitude identitaire, croit trouver des réponses au grand malaise d'une civilisation pour laquelle n'existe qu'une seule finitude : celle de l'individu roi immergé, tel Narcisse, dans la contemplation tragique de son image.

**Elisabeth Roudinesco**

**Historienne (HDR)**

**Chargée d'un séminaire d'histoire de la psychanalyse à l'Ecole normale supérieure (ENS)**

**Présidente de la Société internationale d'histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse (SIHPP)**

**Membre du comité d'honneur de l'International Sandor Ferenczi Network (ISFN)**

**Vice-présidente de l'Institut histoire et Lumières de la pensée (www.ihldp.com <<http://www.ihldp.com>>]**<http://www.ihldp.com>>)

**Présidente du jury du prix de la Contre-Allée**

**Collaboratrice du journal Le Monde**